

## *Mises en littérature de la folie*

### Présentation

**André BÉNIT**

Éditeur scientifique

*Universidad Autónoma de Madrid*

andre.benit@uam.es

L'idée de ce numéro monographique de *Cédille*, intitulé « Mises en littérature de la folie », a surgi dans la foulée d'un récent projet de recherche sur les « Représentations des femmes comme figures historiques dans la littérature française », dirigé par Mercedes Boixareu Vilaplana, professeure de la UNED. Dans le cadre dudit projet, nous avons eu l'occasion d'analyser la façon dont les écrivains français et belges se sont emparés de la figure de Charlotte de Belgique, fille du roi Léopold I<sup>er</sup>, pour faire de celle qui fut l'éphémère impératrice du Mexique –aux côtés de son mari Maximilien de Habsbourg– un personnage, si besoin était, définitivement romanesque (Bénit, 2016). Comme on le sait, Maximilien fut exécuté en juin 1867 à Queretaro par les hommes de Benito Juarez tandis que Charlotte plongeait dans les ténèbres d'une folie qui ne la quitterait plus jusqu'à sa mort, en juin 1927, au château de Bouchout, près de Bruxelles. Tel est le sujet de l'étude que nous désirions réaliser et que nous proposons donc dans ce dossier : « Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique. Une plongée dans les ténèbres de la folie. Essai de reconstitution fictionnelle ».

Au moment d'envisager la rédaction de cet article sur la manière, souvent très personnelle, dont les romanciers de langue française ont relaté et fictionnalisé la longue descente aux enfers de la princesse belge, l'occasion nous semblait particulièrement propice à la (re)découverte de plusieurs travaux sur le thème de la folie en littérature, de ce que d'aucuns ont nommé la *fol(l)ittérature*. Toutefois, ce thème, récurrent dans la littérature mondiale depuis des temps immémoriaux, se décline sous des formes tellement diverses qu'il nous a paru prétentieux, voire absurde, de tenter

d'en dresser un aperçu historique et/ou de proposer une quelconque bibliographie dans le cadre de ce dossier.

Le foisonnement des études sur ce sujet aussi passionnant que complexe, le désir de l'approfondir et d'apporter notre modeste pierre à un tel édifice nous a amené à prendre contact avec une « vieille connaissance », la professeure Martine Renouprez, de la Universidad de Cádiz, et à lui proposer d'entamer ensemble une nouvelle recherche sur la question. Sa réponse, positive et enthousiaste, se concrétise ici sous la forme d'un texte particulièrement original et décapant : « La poésie de Danielle Collobert et Sophie Podolski. Entre lucidité et folie, les ultimes soubresauts de la modernité avant son suicide », dans lequel les idéaux de la modernité, anéantis par les pouvoirs en place, trouvent en écho de leur échec le suicide de ces deux écrivaines. Devant le cynisme généralisé du monde contemporain, l'écriture de Danielle Collobert, au plus proche du corps, prend note d'un lent processus de déréalisation qui la conduit à se raccrocher aux mots comme ultime secours face à un constat de non-sens. Tandis que les textes frondeurs de Sophie Podolski sont de trempe *kunigue*, celle du fou du roi qui se pare des oripeaux de la folie pour dire la vérité.

Le (court) chemin parcouru nous a alors encouragé à élargir les perspectives et à explorer de nouveaux horizons en sollicitant la collaboration de collègues universitaires espagnols et étrangers, tous susceptibles de proposer une contribution de qualité, en vue de confectionner cette monographie de dix articles que nous avons le plaisir de clore par un texte de création et de réflexion rédigé par le professeur Parfait Bi Kacou Diandué de l'Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody à Abidjan : « Le large, la limite et la folie : crédit de mort et hypothèque sur le radeau du migrant ».

Outre les deux études déjà mentionnées et ce dernier texte à méditer, les lecteurs y trouveront donc huit autres articles très variés non seulement dans les contenus qui y sont proposés mais aussi en fonction du genre narratif et de la chronologie des œuvres dont ils traitent, tout comme de l'origine de leurs auteurs. Assurément une telle diversité en dit long sur l'amplitude et la richesse du champ à prospecter.

« Une mécanique détraquée : *Fort comme la mort* de Guy de Maupassant » de Lola Bermúdez Medina (Universidad de Cádiz) tisse le fil conduisant de la passion amoureuse impossible à la démence à travers un jeu de dédoublements et de simulacres : le peintre Bertin aime sa maîtresse, Any, mais éprouve une passion pour la fille de celle-ci, Annette, qui ressemble de façon frappante à la femme qu'il a aimée dans sa jeunesse. Miroir et portrait viennent redoubler les apparences dans un trouble obsédant qui confine l'amour à l'impuissance, à l'heure de la sénescence, et le confronte à la folie et à la mort. Ici, hallucination, vampirisation, fixation délirante sur un ectoplasme sont, entre autres, les manifestations de l'aliénation issue d'un désir chimérique.

Victoria Ferrey (Universidad de Cádiz), dans « La dégénérescence des personnages dans *Le Chevalier des Touches* de Barbey d'Aurevilly », expose l'interprétation aurevillienne de la folie comme conséquence de la dégénérescence d'une société postrévolutionnaire qui fit abstraction de ses anciennes structures sans arriver à asseoir de nouvelles valeurs. En découle le mal du siècle qui touche toute la société française sous forme de diverses déclinaisons de la mélancolie atteignant des personnages sans consistance dont la vie a été avortée. Malheur à celui qui est animé de passion, car il sombre dans la folie et, hagard de douleur, se perd dans l'errance. À chaque époque, sa folie, donc, issue de circonstances historiques où les passions sont anéanties.

L'étude proposée par Salah Khan (Universidad Autónoma de Madrid), « "L'hallucination, cet hôte étrange" : les limites de la raison au Club des Hachichins », se penche principalement, dans le cadre de la représentation littéraire de la drogue, de ses raisons d'être, tout comme de ses effets et conséquences, sur les textes clés de Théophile Gautier et de Charles Baudelaire, deux auteurs qui participèrent aux séances du fameux club fondé à Paris en 1844 par le psychiatre français Jacques-Joseph Moreau et comptèrent parmi les explorateurs les plus audacieux de l'ivresse au XIX<sup>e</sup> siècle. Grâce à la prise volontaire de stupéfiants, les participants à ce « voyage psychique », en quête d'une réalité autre que celle proposée par la vie quotidienne ainsi que d'une expérience capable de les transformer en *un autre*, réussirent à se perdre dans un espace situé au-delà des repères de la pensée conventionnelle, sur le seuil instable entre la raison et la déraison, et dont ils rendent compte dans leurs écrits.

Dans « L'expérience totalitaire en Europe : destruction et aliénation des individus dans l'œuvre de fiction de Katrina Kalda », à partir du vécu personnel de cette écrivaine française d'origine estonienne et de deux de ses romans, autofictionnels et mémoriels, parus très récemment –*Arithmétique des dieux* (2013) et *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre* (2016)–, Margarita Alfaro Amieiro (Universidad Autónoma de Madrid) analyse les trajectoires tragiques et héroïques de quelques femmes de générations différentes, mais toutes victimes dans leur intimité intellectuelle, affective et comportementale, d'un régime totalitaire et pervers, oppressant et aliénant les individus au nom de la notion d'Etat.

Dans son article, « Comment la folie vient aux femmes. Personnages de folles dans quelques récits de Maghrébines, d'Isabelle Eberhardt à Leïla Marouane », Catherine Gravet (Université de Mons) voit l'origine de la folie –traitée par cinq écrivaines : Isabelle Eberhardt, Leïla Sebbar, Azza Filali, Malika Madi et Leïla Marouane –dans les contraintes sociétales imposées aux femmes dans une société maghrébine aux traditions arabo-musulmanes foncièrement machistes. Toute insoumission à la domination masculine, toute tentative d'émancipation, tout anticonformisme des femmes y sont dépeints sous les traits de la folie et traités avec crainte et mépris par

leur entourage alors que servitude et résignation mènent à la vraie folie, celle qu'on enferme : « Le passage à l'état de "folie" peut être un mécanisme de défense dans une société où la violence à l'égard des femmes n'a que peu d'égale ».

L'article de Jeannine Paque (Université de Liège), « Une vie traversée : Unica Zürn », trouve, à notre sens, pleinement sa place dans ce dossier sur la folie dans les littératures francophones, car Unica Zürn, compagne de Hans Bellmer, fit partie du groupe surréaliste d'André Breton, et son principal ouvrage, *L'homme-Jasmin*, fut édité d'abord en langue française. Un texte capital –autobiographique– « le dit de la folie », qui retrace de manière détaillée le ressenti de cette artiste –écrivaine, peintre et dessinatrice– face à sa maladie mentale, une schizophrénie ponctuée de phases de lucidité que guettait la dépression. Sa folie en quelque sorte est accueillie par l'écriture qu'elle nourrit de ses observations lucides, de ses hallucinations délirantes, de poésie, à la fois creuset de la compréhension de soi et rempart contre l'ordinaire, insupportable.

« Discours errants, sujets égarés : (Trans)Fictions de la folie chez Emmanuelle Bayamack-Tam » de Martina Stemberger (Université de Vienne) est l'étude d'un discours *sur* la folie et *de* la folie de personnages en marge d'une société défaillante où la violence à leur égard pose la question de la pathologie de la normalité et des « dispositifs hétérotopiques oppressifs ». Moins clinique que poétique, cette exploration de la folie sonde ses liens, constitutifs, avec la littérature. Implicitement, l'auteure en dénonce les origines sociales et culturelles, pionnière en cela d'une éthique post-identitaire qui « inscrit le sujet de la folie dans un champ de tensions complices et contradictoires, entre violence genrée/sexuelle, oppression sociale et exploitation néo-coloniale ». Si la « petite psychopathologie romanesque » des fous d'*Hymen* est le point d'ancrage de l'étude, l'odyssée transfictionnelle se poursuit déployant le vaste exercice de polyphonie et de polyperspectivisme à l'œuvre chez Bayamack-Tam.

Dans « Franquin, Spirou, Lagaffe, *Le Trombone illustré*, *Idées noires* : de quelques exemples de folie en bande dessinée », Chris Reyns-Chikuma (Université de l'Alberta à Edmonton) étudie l'évolution du concept de folie en tant que moyen de critique sociale dans l'œuvre d'André Franquin, parallèlement à et en fonction de la transformation du contexte historique et de la détérioration mentale du bédéiste belge. Présente dès les aventures du héros Spirou et de Fantasio, son compagnon loufoque, publiées dans une revue familiale chez un éditeur catholique des années trente aux années cinquante, en passant par Gaston, le antihéros burlesque qui, dans les décennies soixante et soixante-dix, ne cesse de pester et de protester, à sa manière, contre le système de production inhumain et rigide de la maison d'édition Dupuis, cette critique débouchera finalement, d'une part, sur les gags « anarchistes » du *Trombone illustré* rapidement rejetés par l'éditeur, d'autre part, sur ceux des *Idées*

*noires* qui expriment à la fois la folie meurtrière des êtres humains et la dépression de Franquin.

Les « Mises en littérature de la folie » se déclinent donc ici fondamentalement soit comme des excès liés aux jeux de la passion (cf. Maupassant, dans une thématique qui trouverait ses prolongements chez Rodenbach et de nombreux auteurs de la littérature fantastique), à des voyages aux limites de la raison sous l'effet de la prise de stupéfiants (cf. Théophile Gautier et Charles Baudelaire, mais aussi Sophie Podolski, qui en fait l'apologie, démarches qui font inévitablement penser à Henri Michaux qui fit de la mescaline une source d'inspiration et le sésame de la connaissance de soi). Mais la folie est aussi vue comme un essai de résistance et une ressource pour dénoncer une société délétère et mensongère, que ce soit celle du Second empire mexicain qui perdit la raison à Charlotte de Belgique, celle postrévolutionnaire de Barbey d'Aurevilly, totalitaire sous la plume de Katrina Kalda, machiste de culture arabomusulmane par Isabelle Eberhardt, Leïla Sebbar, Azza Filali, Malika Madi et Leïla Marouane, cyniquement aliénante en Occident : Unica Zürn, Danielle Collobert, Sophie Podolski, Emmanuelle Bayamack-Tam ou Franquin l'ont bien compris, eux pour qui l'inscription de la folie constitue une stratégie de survie, une auto-défense contre l'horreur. Car « le dit de la folie » est fondamentalement oxymorique : profération lucide, médiumnique où le fou du roi se rit de celui-ci pour lui asséner ses quatre vérités sous couvert « d'une non-maîtrise de sa propre fiction ».

Nous tenons à terminer cette brève présentation en remerciant d'une part le Comité éditorial de la revue *Çédille* pour l'opportunité qui nous a été offerte d'élaborer ce recueil monographique, et tout particulièrement son directeur José M. Oliver pour le suivi patient et permanent qu'il y a apporté, d'autre part, à tous les chercheurs qui ont accepté d'y collaborer et dont les travaux ont considérablement enrichi ce dossier.

#### RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE

BÉNIT, André (2016) : « Charlotte de Belgique, impératrice et régente du Mexique (1864-1866) : un personnage romanesque », in Mercè Boixareu (dir.) : *Figures féminines de l'histoire occidentale dans la littérature française*, Paris, Honoré Champion Éditeur (coll. Bibliothèque de Littérature générale et comparée, 147), 411-424.